

Vie de la discipline

Émile Durkheim

et la taille des crânes

Au nom de la science...

Joseph HADJIAN, professeur de SES au lycée Gustave-Jaume de Pierrelatte

« Ils rendent la nature complice du crime d'inégalité politique. »

Condorcet, cité dans *La Mal-Mesure de l'homme*, Stephen Jay Gould, 1983, p. 14

« [Le] Dr Lebon a pu établir directement et avec une précision mathématique cette ressemblance originelle des deux sexes pour l'organe éminent de la vie physique et psychique, le cerveau. En comparant un grand nombre de crânes, choisis dans des races et dans des sociétés différentes, il est arrivé à la conclusion suivante :

“le volume du crâne de l'homme et de la femme, même quand on compare des sujets d'âge égal, de poids égal et de taille égale, présente des différences considérables en faveur de l'homme, et cette inégalité va également en s'accroissant avec la civilisation, en sorte qu'au point de vue de la masse du cerveau et, par suite, de l'intelligence, la femme tend à se différencier de plus en plus de l'homme. La différence qui existe par exemple entre la moyenne des crânes des Parisiens contemporains et celle des Parisiennes est presque double de celle observée entre les crânes masculins et féminins de l'ancienne Égypte”. »

L'Homme et les Sociétés, II, 1881, p. 154

UNE HISTOIRE DE CRÂNES

Cette curieuse histoire de crânes masculins et féminins qui subissent une inégalité croissante, nous la trouvons, sous la plume de Durkheim, dans *De la division du travail social*¹. L'ouvrage est issu de sa thèse de doctorat, soutenue le 3 mars 1893 à la Sorbonne; il tient, depuis la rentrée 1994, la place que l'on sait dans le programme de TES.

Pour bien montrer qu'il reprend à son compte la science du Dr Lebon, qui assimile le volume du cerveau à

l'intelligence, Durkheim poursuit : « Il y a longtemps que la femme s'est retirée de la guerre et des affaires publiques et que sa vie s'est concentrée tout entière dans l'intérieur de la famille. Depuis, son rôle n'a fait que se spécialiser davantage. Aujourd'hui, chez les peuples cultivés, la femme mène une existence tout à fait différente de celle de l'homme. On dirait que les deux grandes fonctions de la vie psychique se sont comme dissociées, que l'un des sexes a accaparé les fonctions affectives et l'autre les fonctions intellectuelles. [...] D'ailleurs, ces différences fonction-

nelles sont rendues matériellement sensibles par des différences morphologiques qu'elles ont déterminées. Non seulement la taille, le poids, les formes générales sont très dissemblables chez l'homme et chez la femme, mais le Dr Lebon a démontré, nous l'avons vu, qu'avec le progrès de la civilisation le cerveau des

1. *De la division du travail social*, PUF, coll. « Quadrige », troisième édition en 1994, p. 20-21 ; par la suite les références à l'ouvrage seront désignées par DTS, suivi de la page.

deux sexes se différencie de plus en plus. Suivant cet observateur, cet écart progressif serait dû, à la fois, au développement considérable des crânes masculins et à un stationnement ou même une régression des crânes féminins. «Alors, dit-il, que la moyenne des crânes parisiens masculins les range parmi les plus gros crânes connus, la moyenne des crânes parisiens féminins les range parmi les plus petits crânes observés, bien au-dessous du crâne des Chinoises et à peine au-dessus du crâne des femmes de la Nouvelle-Calédonie». » (*L'Homme et les Sociétés*, II, p. 154, cité dans *DTS*, p. 24).

Le moins que l'on puisse dire est que la science que voulut fonder Durkheim ne s'est pas avérée d'une grande capacité prédictive quant à l'évolution de la question féminine au XX^e siècle² !

Mais l'essentiel n'est pas là : ce qui est remarquable, dans ce texte écrit en 1893, ce n'est pas que Durkheim s'y montre le fils de son époque et qu'il en partage les préjugés, c'est, bien davantage, qu'il les exprime en parlant au nom de la science et de « sa précision mathématique ». Comme le relevait, dès 1903, l'anthropologue Léonce Manouvrier (1850-1927) : « Des théologiens s'étaient demandé si la femme avait une âme. Des savants furent bien près, un certain nombre de siècles plus tard, de lui refuser une intelligence humaine » (cité dans Gould, 1983, p. 21).

Il ne s'agit pas, à partir des connaissances et des valeurs d'aujourd'hui, d'instruire le procès de Durkheim, ce serait pur anachronisme. Tout au contraire, je propose, d'abord, une plongée dans la science du dernier tiers du XIX^e siècle, aux confins de la médecine, de la biologie et des sciences sociales naissantes (sociologie, mais aussi psychologie sociale et science politique). À l'intersection des sciences de la nature et des sciences sociales, émerge l'anthropologie avec Paul Broca (aujourd'hui nous parlerions plutôt d'anthropologie *physique*), cette science penche plu-

tôt du côté de la biologie mais elle aura la plus grande influence sur la sociologie. Pour mieux comprendre Durkheim, il faut mettre au jour l'activité de ces savants de l'époque, tout occupés à peser les cerveaux, à mesurer la circonférence des crânes, à calculer l'indice céphalique³, à mesurer l'intelligence des hommes et des femmes, à classer les « races » humaines. En effet, il n'est pas possible d'étudier la science sans étudier le terrain culturel où elle s'enracine ; sur ce terrain, nous le verrons, vont aussi se former, au sein de la science – au nom de la science –, de véritables doctrines racistes. La soutenance de Durkheim survient aussi dans un certain contexte politique : entre la crise boulangiste (1889) et l'affaire Dreyfus (1896), à un moment où les thèmes du sang, de la race, de l'instinct envahissent le discours politique⁴.

Dans un second temps, il sera possible de montrer que le texte de *DTS* est entièrement encastré dans un modèle biologique, appliqué aux sciences sociales, qui est aujourd'hui dépassé. De ce fait, puisqu'il ne s'agit pas d'enseigner l'histoire de la pensée sociologique au lycée, il apparaît que l'œuvre n'a pas à être étudiée en tant que telle dans les cours de SES.

Qui est le Dr Lebon ?

Nul autre que Gustave Le Bon (1841-1931), l'un des pères de la psychologie sociale, l'auteur de *Psychologie des foules* (1895) ouvrage qui fait autorité, encore aujourd'hui. Auteur à succès, il sera traduit en seize langues, loué par Mussolini, mais aussi par le docteur Freud. Pour une raison inconnue, Durkheim orthographe Lebon le nom de l'auteur, mais les ouvrages cités sont bien ceux de Gustave Le Bon.

Dans un ouvrage récent, *La Couleur et le Sang*, Pierre-André Taguieff considère Gustave Le Bon comme l'un des principaux théoriciens de « l'inégalité des races » au XIX^e siècle. Il faut noter, en effet, que si les préjugés ethnocentriques appa-

raissent anciens et communs aux sociétés les plus diverses, ce n'est qu'à la fin du XIX^e siècle que sont élaborées de véritables théories racistes : au nom de la science de l'homme qu'ils veulent fonder, des auteurs comme Le Bon ou encore Vacher de Lapouge (1854-1936), créateur de l'*anthroposociologie*, vont, s'inspirant de l'*Origine des espèces* de Darwin, distinguer les « races moins évoluées » et les « races plus évoluées » (Taguieff, 1998, p. 15).

Le Bon est loin d'être un marginal, en 1879 il publie, dans la *Revue d'anthropologie*, « Recherches anatomiques et mathématiques sur les lois des variations de volume du cerveau et sur leurs relations avec l'intelligence », le mémoire sera couronné par l'Académie des sciences et par la Société d'anthropologie. Il s'agit pour Le Bon de *démontrer* scientifiquement l'infériorité des femmes, aussi va-t-il accumuler les matériaux pour valider son *hypothèse* (c'est-à-dire son idée préconçue) : l'infériorité des femmes. Ainsi, lorsque les données contredisent sa thèse, il les rejette : en présence de cas de femmes plus intelligentes que le mâle moyen, il affirme simple-

2. En 1840, un écrivain français, réputé être un aristocrate conservateur, écrivait : « Je pense que le mouvement social qui rapproche du même niveau le fils et le père, le serviteur et le maître, et, en général, l'inférieur et le supérieur, élève la femme et doit de plus en plus en faire l'égal de l'homme. » Pour autant, poursuivait l'auteur, les hommes et les femmes ne sont pas semblables, les Américains l'ont compris et ils pratiquent la division du travail entre les sexes. Il en va tout autrement en Europe, « on a remarqué souvent qu'en Europe un certain mépris se découvre au milieu même des flatteries que les hommes prodiguent aux femmes : bien que l'Européen se fasse souvent l'esclave de la femme, on voit qu'il ne la croit jamais sincèrement son égale ». Assurément, notre écrivain, qui ne parlait pas au nom de la science, voyait plus clair que Durkheim, au milieu de ses crânes.

3. L'indice céphalique est le rapport largeur/longueur du crâne (en quelque sorte vu du dessus). Des crânes relativement longs (proportion de 0,75 ou moins) étaient appelés dolichocephales ; des crânes relativement arrondis (plus de 0,8) brachycéphales (Gould, 1983, p. 111-112).

4. Michel Winock, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, 1982 et 1990, Seuil, coll. « Points », p. 274.

ment : « ce sont là des cas aussi exceptionnels que la naissance d'une monstruosité quelconque, telle par exemple qu'un gorille à deux têtes » (cité dans Gould, 1983, p. 120). Nous sommes ici confrontés à un problème que nous rencontrons souvent dans les sciences sociales : ce n'est pas le contenu des analyses scientifiques qui détermine les convictions politico-idéologiques, ce sont, au contraire, ces dernières qui déterminent le premier. Indépendamment des données empiriques, Le Bon était *persuadé* de l'infériorité des femmes. Mais d'où vient l'idée « scientifique » qu'il faille, pour mesurer les intelligences, mesurer la taille des crânes ? C'est Paul Broca, médecin comme Le Bon, qui va, le premier, parler de poids supérieur du cerveau des hommes et de différenciation croissante des cerveaux des hommes et des femmes (Gould, 1983, p. 118).

Le précurseur : Paul Broca, chirurgien et anthropologue

Paul Broca (1824-1880) est un savant considérable, c'est tout simplement le père de la chirurgie moderne du cerveau. Passionné de craniologie, discipline fondée sur l'étude des différences entre les crânes humains, il mesura un grand nombre de crânes, et en étudia la forme et le volume. Il tenta également de déterminer la fonction de différentes régions du cerveau. C'est ainsi qu'il localisa le centre de la parole dans la région qui sera appelée *circonvolution de Broca*. Il fonda, en 1859, la Société d'anthropologie, il fut également à l'origine de la création de la *Revue d'anthropologie* en 1872, et participa à celle de l'École d'anthropologie. Peu avant sa mort, il fut élu au Sénat où il siégeait à gauche. Broca va accumuler les observations sur le cerveau des femmes ; avec son élève Topinard, il va affirmer que l'écart homme/femme se creuse avec le temps. L'argumentation est la même que celle qui sera reprise par Durkheim : les fonctions assumées

par l'homme sont beaucoup plus importantes que celles de la femme, elles *exigent* un cerveau plus volumineux, en quelque sorte c'est la différenciation des fonctions qui entraîne une différenciation des corps (Gould, 1983, p. 119).

Le paléontologue américain Stephen Jay Gould va passer des mois à recueillir les articles, les données chiffrées et à refaire les calculs de Broca. Dans son enquête, Gould remarque, par exemple, que la thèse de la différenciation croissante repose sur l'étude des vestiges préhistoriques de l'Homme Mort (Lozère), soit en tout sept hommes et six femmes, ce qui n'est pas beaucoup ! (Gould, 1983, p. 121) Gould montre bien que Broca n'était pas un savant malhonnête, mais un savant qui acceptait les données brutes qui confirmaient son hypothèse et corrigeait celles qui la contredisaient.

Comment la science d'aujourd'hui explique-t-elle les écarts de poids du cerveau (sans discuter de l'intérêt que cela peut avoir...) ? La réponse de Gould est la suivante : les écarts entre homme et femme (à un moment donné) s'expliquent par la taille de l'individu (le cerveau augmente avec la taille), l'âge (avec l'âge le cerveau diminue) ; l'écart restant semble dû aux causes de la mort (certaines maladies entraînent une réduction du cerveau) ; de plus pour corriger la taille du cerveau par la corpulence, on ne sait pas quel indicateur retenir (taille ? poids ? masse musculaire ?) (Gould, 1983, p. 122-123)⁵. Mais pour Broca, comme pour Le Bon et Durkheim à sa suite, la cause est autre : les femmes sont moins intelligentes que les hommes !

Des gorilles aux Allemands : le classement des « races »

De même que, pour Durkheim, homme et femme se distinguent de plus en plus, de même les « peuples civilisés » (*DTS*, p. 104) connaissent une différenciation croissante alors

que les sociétés primitives sont homogènes. Durkheim insiste sur ce point qui est en rapport avec sa thèse centrale : la division du travail va entraîner une différenciation croissante entre les humains.

« Le Dr Lebon a pu établir d'une manière objective cette homogénéité croissante à mesure que l'on remonte vers les origines. Il a comparé les crânes appartenant à des races et à des sociétés différentes, et y a trouvé "que les différences de volume du crâne existant entre individus de même race... sont d'autant plus grandes que la race est plus élevée dans l'échelle de la civilisation". Et Lebon poursuit : "j'ai reconnu que la différence de volume entre les crânes masculins adultes les plus grands et les crânes les plus petits est en nombre rond de 200 centimètres cubes chez le gorille, de 280 chez les parias de l'Inde, de 310 chez les Australiens, de 350 chez les anciens Égyptiens, de 470 chez les Parisiens du XIX^e siècle, de 600 chez les Parisiens modernes, de 700 chez les Allemands". » (*Les Sociétés*, p. 193, cité dans *DTS*, p. 104)⁶.

Pour mettre en perspective ce texte, qui n'a qu'un siècle rappelons-le, il faut avoir à l'esprit que le mot race était d'usage courant et n'avait pas la connotation qu'il a aujourd'hui. Cependant à côté d'un usage « faible » : ainsi Durkheim appelle-t-il races « des peuples ou des sociétés de peuples, frères par la civilisation plus que par le sang. La race ainsi conçue finit presque par se confondre avec la nationalité » (*Le Suicide*, 1897, édition de 1930,

5. À titre de curiosité « scientifique », on peut citer le fait suivant : certains craniométriciens se spécialisèrent dans l'étude des cerveaux d'hommes éminents, ils trouvèrent que Tourgueniev avait un cerveau énorme (2 kg) mais Anatole France un bien modeste (1017 g), de plus ces savants butaient sur une énigme : le très gros cerveau des criminels (Gould, 1983, p. 102-106).

Le XX^e siècle ne sera pas en reste avec l'affaire du sperme des prix Nobel.
6. On remarquera que Le Bon mesure des écarts absolus (en cm³) et non des écarts relatifs (en pourcentages).

PUF, coll. « Quadrige », p. 58), il existe un usage « fort » : pour Le Bon, les races sont « des espèces distinctes, fort clairement séparées et probablement d'origines très différentes » (*Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, 1894⁷, par la suite les références à cet ouvrage de Le Bon seront désignées par *LP*). Léon Poliakov, pionnier de l'étude du racisme, écrit : « pour Darwin, comme pratiquement pour tous les auteurs du XIX^e siècle, la distinction entre **racés supérieures** et **racés inférieures** allait de soi, et n'avait nul besoin d'être prouvée »⁸. Aussi le classement des « races » n'était-il pas pratiqué par des originaux isolés mais par « la science normale, reconnue comme telle par la communauté des savants » (Taguieff, 1998, p. 11). Dans l'encyclopédie *Encarta* de Microsoft, on peut lire à l'article « racisme » : « théorie, fondée sur un préjugé, selon laquelle il existerait des races humaines qui présenteraient des différences biologiques justifiant des rapports de domination entre elles et des comportements de rejet ou d'agression. C'est dans les années 1930 en Europe que ces pré-supposés furent organisés en système idéologique ».

Pourtant, dès 1894, nous pouvons lire, dans les *Lois psychologiques de l'évolution des peuples* de Le Bon, une théorie qui répond en tout point à la définition ci-dessus. L'idée selon laquelle le racisme est une doctrine allemande, et qu'elle se structure dans les années 30, est une idée reçue. C'est le mérite historique de Zev Sternhell d'avoir mis au jour l'existence, dès le XIX^e siècle, en France, de doctrines qui préfigurent le racisme et le fascisme du XX^e siècle (Sternhell, 1997).

Devant les ambiguïtés du mot racisme, Taguieff propose le mot de « racialisme » pour désigner « une école sociologique, au sens large du terme, qui apparaît vers le milieu du XIX^e siècle et qui prétend expliquer les processus sociaux par des facteurs héréditaires et raciaux »⁹. Le racialisme n'entraîne pas *ipso facto* l'appel

à la violence et à l'extermination, mais il peut leur fournir des arguments « scientifiques ».

L'ouvrage de Le Bon connaîtra quatorze éditions en vingt ans¹⁰ ! L'auteur entend fonder une « classification psychologique des races humaines ». Ces caractéristiques psychologiques sont aussi fixées que les caractères physiques. Il distingue quatre « races » :

- les races primitives, sans culture, proches de l'animalité : ainsi les « australiens » ;
- les races inférieures : tels les « nègres », elles ne sont capables que de « rudiments de civilisation » ;
- les races moyennes telles que « les Chinois, les Mogols et les peuples sémitiques », certaines ont créé de véritables civilisations (ainsi les Arabes) ;
- les races supérieures, ainsi les peuples indo-européens (*LP*, cité dans Taguieff, 1998, p. 62-66).

Le classement des juifs va faire l'objet d'une attention particulière : Le Bon reprend en 1894 le contenu de deux articles de 1888 (donc antérieurs à la thèse de Durkheim) où il affirme qu'ils ne méritent tout simplement pas « d'être rangés parmi les peuples civilisés » : « Les Juifs n'ont possédé ni arts, ni science, ni industrie, ni rien de ce qui constitue une civilisation. Ils n'ont jamais apporté la plus faible contribution à l'édification des connaissances humaines » (Gustave Le Bon, « Rôle des Juifs dans l'histoire de la civilisation. Les dieux d'Israël », septembre 1888, cité dans Taguieff, 1998, p. 63-64). « Si des nations aussi civilisées que les Russes et les Allemands les écartent [les juifs] soigneusement des fonctions publiques et de l'armée, et font leur possible pour se débarrasser d'eux, ce n'est pas en raison de leurs croyances, mais des sentiments particuliers à leur race. Beaucoup de bons esprits considèrent que les fils d'Israël constituent un formidable danger pour les nations telles que la nôtre, qui les traitent comme s'ils n'étaient pas en réalité des étrangers. [...] Le Juif moderne n'est ni Alle-

mand, ni Russe, ni Français : il est Juif et ne peut être que Juif. Entre ses sentiments, ses idées et ceux des peuples aryens où il vit et dont il vit, existent de véritables abîmes » (mise au point sur l'article précédent, octobre 1888, cité p. 78).

Il n'est pas anecdotique de constater que c'est dans ce contexte intellectuel que va survenir la condamnation du capitaine Dreyfus en décembre 1894.

Le Bon croit à la « constitution mentale des races » (à leur « âme ») comme déterminant de leur évolution, cette constitution mentale est « aussi fixe que ses caractères anatomiques », elle provient d'une « certaine structure particulière du cerveau » (*LP*, cité dans Sternhell, 1997, p. 184-185).

On a donc la séquence suivante :

Structure du cerveau



Constitution mentale



Vie sociale

Il est clair que Durkheim, qui est né dans une famille où l'on est rabbin de père en fils, ne peut partager ces conceptions. Plus important encore : il va s'opposer en *pratique* au racisme et à l'antisémitisme, alors qu'un auteur comme Le Bon multiplie les écrits contre les juifs. Le 2 juillet 1898, dans un article de la *Revue bleue*, « L'individualisme et les intellectuels », il s'engage clairement pour Dreyfus ; à Bordeaux, où il enseigne, il crée la section locale de la Ligue des droits de l'homme. Tout devrait, on le voit, séparer Gustave Le Bon et Émile Durkheim. Dans un ouvrage récent, *La Découverte du social*, Laurent Mucchielli

7. Cité dans Pierre-André Taguieff, 1998, p. 62.

8. Cité dans Pierre-André Taguieff, *Face au racisme 2*, Seuil, coll. « Points », 1991, p. 30-31.

9. « Rencontre avec Pierre-André Taguieff », *Sciences humaines*, n° 81, mars 1998, p. 39-40.

10. Auteur à succès au tournant du siècle, Le Bon a disparu des bibliographies et des encyclopédies : ainsi une encyclopédie prestigieuse, à vocation universelle, l'ignore-t-elle tout simplement.

considère même que la sociologie de Durkheim marque une rupture avec le déterminisme biologique qui prévalait à son époque et fait émerger une science autonome par rapport aux sciences naturelles (Mucchielli, 1998)¹¹. Comment expliquer, dès lors, que, lorsqu'il s'agit de prouver la différenciation croissante des hommes et des femmes, comme celle qui se produit à l'intérieur des « races », il cite avec une sorte de déférence le docteur Lebon ? C'est que Durkheim partage avec Le Bon une certaine conception de la science de l'homme (ou de la science sociale) qu'ils aspirent, l'un comme l'autre, à bâtir. La science nouvelle doit être *matérialiste*, au sens où elle doit rompre avec les considérations morales propres à la religion ou à la philosophie traditionnelles, elle sera une « science naturelle comme les autres » écrit par exemple Durkheim¹², elle utilisera les données fournies par l'anthropologie (au sens du XIX^e siècle). Durkheim, comme Le Bon, est ici tributaire de Comte (1830) et de Darwin (1859). Dans la deuxième partie de cet article, nous allons tenter de montrer que, dans *DTS*, la sociologie de Durkheim est comme « encadrée » dans une vision biologique de la société et que, comme tel, l'ouvrage représente un moment important de la naissance de la sociologie, mais un moment dépassé.

DE LA DIVISION DU TRAVAIL SOCIAL OU LA NAISSANCE DIFFICILE DE LA SOCIOLOGIE

Nul ne songe à nier que *DTS* constitue une étape importante de l'histoire de la sociologie, mais c'est peut-être davantage l'itinéraire ultérieur de Durkheim, que l'ouvrage lui-même, qui en fait le prix. Par bien des aspects, *DTS* reste marqué par le positivisme de Comte et l'évolutionnisme de Spencer, l'ouvrage est souvent en deçà des principes mêmes de la sociologie durkheimienne tels

qu'ils sont présentés, par exemple, dans *Les Règles de la méthode sociologique* (1895).

Je défendrai le point de vue suivant : la thèse de la rupture avec le naturalisme présentée par Mucchielli, même si elle est acceptable pour l'œuvre entière de Durkheim, est démentie par le texte même de *DTS*. Comment lever cette contradiction ? Tout simplement en comparant la thèse de doctorat d'Émile Durkheim et son œuvre ultérieure.

Si nous rapprochons *DTS* et *Le Suicide*, nous voyons que, dans *Le Suicide*, le fait social est expliqué par des caractéristiques sociales (défaut ou excès d'intégration, défaut ou excès de régulation) et non par les lois de l'évolution. De plus, nous pouvons remarquer que Durkheim ne constate aucune corrélation entre « race » et suicide, et qu'il a pris ses distances vis-à-vis des savants craniologues : « Un type humain que l'on constitue uniquement à l'aide de quelques renseignements, souvent incertains, sur la grandeur de la taille et sur la forme du crâne, n'a pas assez de consistance ni de détermination pour qu'on puisse lui attribuer une grande influence sur la marche des phénomènes sociaux » (*Le Suicide*, p. 57). Il est frappant de noter aussi que le thème de la division du travail et l'opposition solidarité mécanique/solidarité organique ont disparu dans *Le Suicide*. Nisbet relève même qu'après *DTS* Durkheim ne reviendra jamais sur solidarité mécanique/organique (Nisbet, 1984, p. 114). Mais, dans *DTS*, nous allons voir combien est forte la prégnance du modèle de la biologie, pour cette raison, il est tout simplement contre-productif de l'enseigner, tel quel, au lycée aujourd'hui.

Une sociologie encadrée dans le modèle de la biologie

Durkheim, lui-même, inscrit sa thèse dans le mouvement général des espèces vivantes. Dès la page 3 de

l'ouvrage, il exprime de la manière la plus claire que, pour lui, il y a continuité totale entre nature et société, entre les lois de l'une et les lois de l'autre, comme le montre cette citation, un peu longue mais éclairante : « Les spéculations récentes de la philosophie biologique ont achevé de nous faire voir dans la division du travail un fait d'une généralité que les économistes, qui en parlèrent pour la première fois, n'avaient pas pu soupçonner. On sait, en effet, depuis les travaux de Wolff, de von Baer, de Milne-Edwards¹³, que la loi de la division du travail s'applique aux organismes comme aux sociétés ; on a même pu dire qu'un organisme occupe une place d'autant plus élevée dans l'échelle animale que les fonctions y sont plus spécialisées. [...] Ce n'est plus seulement une institution sociale qui a sa source dans l'intelligence et la volonté des hommes ; mais c'est un phénomène de biologie générale dont il faut, semble-t-il, aller chercher les conditions dans les propriétés essentielles de la matière organisée. La division du travail social n'apparaît plus que comme une forme particulière de ce processus général, et les sociétés, en

11. « Jusqu'à présent, anthropologues et psychologues partaient du postulat que l'homme renferme dans sa nature physiologique les sources de son comportement social. Or Durkheim part du postulat inverse. Il estime que le propre de l'homme est au contraire de ne plus devoir grand-chose à sa constitution biologique héréditaire et de pratiquement tout apprendre dans son milieu socioculturel » (Mucchielli, 1998, p. 163). On peut aussi lire, dans *Sciences humaines* n° 82, d'avril 1998, un compte rendu de l'ouvrage de Mucchielli (p. 48-49).

12. « L'état actuel des études sociologiques en France » (1895), dans Durkheim, 1975, p. 103.

13. Massimo Borlandi note qu'il est peu probable que Durkheim ait lu les biologistes Baer et Wolff, le zoologue Milne-Edwards, il doit plutôt les connaître d'après Spencer (Borlandi, dans Besnard et al., 1993, p. 67). En s'inspirant de l'économie, Milne-Edwards va introduire la notion de « division physiologique du travail ». Quant à l'embryologiste allemand von Baer, dès 1827, il avait énoncé le principe du « passage de l'homogène à l'hétérogène dans le développement des embryons des êtres organisés », cette loi de différenciation sera étendue, avant Durkheim, par Spencer à l'ensemble des phénomènes sociaux (Dubois et al., 1994, p. 42 et p. 78).

se conformant à cette loi, semblent céder à un courant qui est né bien avant elles et qui entraîne dans le même sens le monde vivant tout entier » (*DTS*, p. 3-4).

Nous verrons que, dans le même texte, coexiste une démarche proprement sociologique qui prend pour base la spécificité de la société humaine, mais ce qui est mis en valeur c'est bien ce phénomène de « biologie générale », ce qui donne bien peu de poids aux affirmations de Durkheim lorsqu'il parle d'emprunts métaphoriques à la biologie (*DTS*, p. 198). Cette vision biologique avait été développée par un auteur, souvent critiqué par Durkheim, aujourd'hui oublié : Herbert Spencer (1820-1903)¹⁴.

Charles-Henry Cuin et François Gresle relèvent que, dès 1851, Spencer voit dans l'évolution sociale le fruit d'une marche des sociétés humaines « du simple vers le complexe, de l'homogène vers l'hétérogène », par hétérogénéité, il entend « la séparation croissante des fonctions caractérisant les sociétés industrielles modernes, qu'il qualifie d'organiques, et qu'il oppose aux sociétés "militaires" d'autrefois » (Cuin et Gresle, 1992, p. 17).

Chez Durkheim, à la différence de Le Bon, biologisme ne rime pas avec racisme, mais le biologisme n'en est pas moins présent. En effet, la société est vue comme un organisme : aussi la division du travail est-elle fonctionnelle et, dès lors, l'idée de « guerres de classes » est jugée destructrice : dans un organisme, jamais « une cellule ou un organe ne cherche à usurper un autre rôle que celui qui lui revient », bien sûr il peut arriver qu'un individu ne soit pas à la bonne place, mais ce n'est « pas une conséquence nécessaire de la division du travail », il est donc nécessaire d'adapter « les natures individuelles et les fonctions sociales », car « l'homme trouve le bonheur à accomplir sa nature » et les inégalités sociales ne sont légitimes que si elles « expriment exactement les inégalités naturelles » (*DTS*, p. 367-370). Pour-

tant, sa vie durant, Durkheim se considérera comme socialiste, mais, pour éviter tout anachronisme sur le sens de ce mot, mieux vaut citer Raymond Aron : « Le socialisme de Durkheim, c'est essentiellement le « socialisme » d'Auguste Comte, qui se résume en deux mots clés, organisation et moralisation » (Aron, 1967, p. 376). C'est son inquiétude devant les conflits de classes qui incitera Durkheim à préconiser la formation de nouvelles corporations (ou groupements professionnels) capables de « contenir les égoïsmes individuels » (préface de 1902 à la seconde édition de *DTS*, p. XI-XII). Les corporations permettront d'éviter, tout à la fois, le règne de l'individualisme et celui du « socialisme despotique » (texte de 1885, Durkheim, 1975, p. 370-371). Si l'on veut aborder ce thème en classe (mais est-ce nécessaire ?), il faut avoir l'honnêteté de dire qu'au XX^e siècle la tentative d'instaurer des corporations ne s'est rencontrée que dans les régimes fascistes, et que la corporation, telle que l'envisage Durkheim, ne saurait être confondue avec le syndicat de salariés (la confusion a pourtant été faite dans un sujet du bac).

De la même manière, lorsqu'il s'agit d'expliquer les causes de la division du travail, c'est vers Darwin que Durkheim va se tourner. « La division du travail est donc un résultat de la lutte pour la vie : mais, ajoute-t-il, elle en est un dénouement adouci » (*DTS*, p. 253). Reprenons l'enchaînement des causes de la division du travail, qui font l'objet du chapitre 2 du Livre II.

« La division du travail varie en raison directe du volume et de la densité des sociétés, et si elle progresse d'une manière continue au cours du développement social, c'est que les sociétés deviennent régulièrement plus denses et très généralement plus volumineuses. [...] Nous disons, non que la croissance et la condensation des sociétés permettent, mais qu'elles nécessitent une division plus grande du travail. Ce n'est pas un instrument par lequel celle-ci se réalise ; c'en est

la cause déterminante » (*DTS*, p. 244).

Premier temps : la division du travail résulte de la variation du volume et de la densité des sociétés. Si le travail se divise dans les sociétés denses et volumineuses, c'est « que la lutte pour la vie y est plus ardente » (*DTS*, p. 248). Mais Durkheim adoucit la sélection darwinienne : au lieu de s'éliminer, les hommes vont, par la division du travail, se rendre utiles les uns aux autres (ce que relevait déjà Adam Smith, en 1776).

Deuxième temps : l'augmentation du volume et de la densité déchaînent la lutte de tous contre tous ; pour adoucir cette lutte, les individus devront se différencier.

**Augmentation du volume
et de la densité de la société**



Lutte pour la vie



Division du travail

Conclusion : Durkheim, ici, n'applique pas son précepte fameux qui veut que ce soit dans la nature de la société que se trouve l'explication de la vie sociale (*Les Règles de la méthode sociologique*, 1895, cinquième édition, coll. « Quadrige », 1990, PUF, p. 101). Car c'est dans la morphologie, et dans un phénomène de « biologie générale », qu'il trouve la source de la division du travail.

Comment expliquer la prégnance du modèle de la biologie ? En 1893, en France, il n'existe pas de sociologie institutionnalisée, la chaire de Durkheim s'intitule alors : « science sociale et pédagogie », et il obtient

14. Spencer mérite bien d'être considéré comme l'un des pères de la sociologie, lui qui, dès 1873, publiait un ouvrage intitulé *The Study of Sociology* (Van Meter, *La Sociologie*, Larousse, coll. « Textes essentiels », 1992, p. 165). Cependant, Durkheim se distingue de Spencer sur deux points : – en premier lieu, ils divergent sur le sens de l'évolution : pour l'auteur de *DTS*, cette dernière tend à la croissance parallèle de l'individualisme et du rôle de l'État ; – en second lieu, Durkheim refuse de considérer la société comme une somme d'individus (Borlandi, dans Besnard et al., 1993, p. 85-92, p. 102-104).

Le programme de l'enseignement de spécialité, introduit dans la filière ES en 1994 (programme transitoire, BO du 9 juin 1994), a marqué une rupture dans l'histoire des SES : pour la première fois on ne parlait pas d'objets-problèmes mais d'auteurs étudiés en tant que tels ou, plutôt, présumés être incontournables pour étudier un thème. La publication du programme de l'enseignement obligatoire en TES confirmait ce tournant : l'étude de « la transformation des formes de solidarité sociale liée au développement de la division du travail », par exemple, devenait obligatoire au lycée (BO du 15 décembre 1994).

Malgré un toilettage, qui, en enseignement obligatoire, semble revenir à une démarche qui part des problèmes du monde contemporain, le programme paru au BO du 10 septembre 1998 maintient en l'état la démarche de l'enseignement de spécialité. Officiellement il s'agit en EDS d'un « approfondissement du programme d'enseignement général », les auteurs ne doivent pas être utilisés pour eux-mêmes mais il s'agit de « montrer la pertinence des grilles de lecture qu'ils ont proposées pour interpréter le monde contemporain » (document d'accompagnement du programme de TES). C'est là faire l'hypothèse lourde que la grille de Durkheim dans DTS est pertinente pour traiter des thèmes suivants : « le rôle du travail comme facteur d'intégration », « l'affaiblissement ou le renforcement des instances d'intégration et des solidarités qui s'y rattachent (seront retenues comme instances : État, école, famille) ». Or, c'est bien cette pertinence qui fait problème, d'où une liberté pédagogique sérieusement limitée.

La grille de Durkheim est-elle pertinente ?

Le point 4 du programme « toiletté » de l'enseignement obligatoire est consacré à « Changement social et solidarités » : il n'est pas nécessaire d'insister sur l'intérêt, tant scientifique que citoyen, d'étudier aujourd'hui les thèmes, liés, du lien social, de l'intégration, de l'exclusion, de la pauvreté.

Mais, revenons à Durkheim : s'il est question d'étudier sérieusement DTS en classe, « un travail de recontextualisation historique et de commentaire critique »^I est indispensable. À quel problème Durkheim entend-il se confronter ? Pour lui, la division du travail entraîne une différenciation sociale qui risque de dissoudre le lien social, elle fait surgir le spectre de la « guerre de classes ». L'individu risque de ne plus être bridé dans ses désirs, d'où la nécessité de l'encadrer dans des groupements professionnels. Comment se pose en 1998 la question du lien social ? D'une manière bien différente : c'est, principalement mais pas exclusivement, la privation de travail qui tend à dissoudre le lien social. Quant au terme de solidarité (au singulier), il est

utilisé par Durkheim dans un sens tout autre de son sens d'aujourd'hui (où il est souvent utilisé au pluriel). Pour Durkheim, la solidarité caractérise la société dont les parties dépendent les unes des autres (Besnard et al., 1993, p. 4), le sens actuel est tout autre, la solidarité désigne « un sentiment d'appartenance à une communauté conduisant à faire cause commune avec ses membres, à leur porter assistance dans l'adversité ; plus globalement affirmer ses liens avec un groupe : solidarité professionnelle, solidarité de classe » (Dictionnaire d'économie et de sciences sociales, 1996, Nathan, p. 412).

Mais en un siècle, ce n'est pas le seul contexte historique qui a changé, la science aussi a évolué. À bien des égards, DTS représente un état de la science qui mérite d'être abandonné à l'histoire de la science : ainsi en vait-il de l'assimilation de la société à un organisme, de la différenciation croissante comme loi de l'évolution humaine, de l'inscription des différences fonctionnelles dans des différences biologiques, du remplacement de la solidarité mécanique par la solidarité organique etc. Quant aux thèmes de l'exclusion et de la pauvreté, ils étaient étrangers à la problématique de Durkheim, aussi est-il contre-productif de faire « parler » à toute force Durkheim sur nos problèmes et notre société.

Le programme de l'enseignement de spécialité relève, toujours, de la critique faite, ici même, par Nicole Pinet : il tend à remplacer la pédagogie active des SES par un enseignement à caractère magistral et biographique, l'étude littérale des œuvres de fondateurs tendant à interdire leur dépassement critique^{II}.

La conclusion m'apparaît claire : la grille de Durkheim n'est pas pertinente pour interpréter les problèmes actuels d'intégration et d'exclusion.

La solidarité mécanique/organique s'en va...

Pour ma part, je me félicite que les notions de solidarité mécanique/organique aient été abandonnées, en enseignement obligatoire, et ce pour deux raisons. D'abord parce qu'il me semble établi que la notion de solidarité organique est inséparable de la vision de la société comme organisme (biologisme). En second lieu, la vision de Durkheim est celle d'une substitution de la solidarité organique à la solidarité mécanique, or les analyses les plus récentes du lien social insistent, au contraire, sur la nécessité pour l'individu d'être à la fois intégré dans la « grande société » (lien sociétaire)

I. Chatel Elisabeth, « De l'histoire mouvementée d'un projet », dans Enseigner les sciences économiques et sociales. Le projet et son histoire, 1990, collection « Rapports et recherches » n° 6, INRP, p. 30-36.

II. Nicole Pinet, « Auteurs et enseignement de la sociologie en terminale. L'exemple de Durkheim », DEES, n° 106, p. 7.

III. Ibid. p. 8.

et dans une « petite société » (lien communautaire)^{IV}. D'une manière plus générale, il faut constater que le programme de l'enseignement obligatoire ne fait plus référence à la thèse de Durkheim concernant la transformation des formes de solidarité sociale liée au développement de la division du travail ; il faut en tirer la conclusion suivante : il n'y a plus aucune raison d'exiger des élèves qu'ils s'y réfèrent le jour du bac. Est-ce pécher par excès d'optimisme ? Le programme étant notre loi commune, on voit mal ce qui justifierait le maintien dans l'enseignement de notions qui ont été supprimées.

La société a-t-elle une conscience ?

La notion de conscience collective a été conservée (dans la troisième colonne), alors qu'elle fait problème. En effet, Durkheim la définit comme « l'ensemble des croyances et des sentiments communs à la moyenne des membres d'une même société » (DTS, p. 46). Cet ensemble de croyances et de sentiments sera plus souvent désigné, dans la littérature contemporaine, par le terme de valeurs qui figure au programme, dans l'introduction. Pourquoi surajouter la notion de conscience collective à celle de valeurs ? Pourquoi juxtaposer au terme valeurs, utilisé par une pluralité d'auteurs et qui est devenu une notion de base des sciences sociales, une notion propre à Durkheim dans DTS ? Pourquoi, si ce n'est pour réintroduire par la fenêtre la référence à DTS qui avait été chassée par la porte^V ? De même pourquoi avoir maintenu pour titre de cette partie « Changement social et solidarités » (là où l'on aurait pu attendre : « Changement social et lien social »), titre qui devient obscur sans référence à DTS ? Enfin, la notion de conscience collective est inséparable de la société comme organisme, en attribuant

une conscience (même une conscience qui « n'a pas pour substrat un organe unique », DTS, p. 46) à la société, Durkheim fait de cette dernière une entité qui vit et qui agit (DTS, p. 99), ce qui est pousser loin le holisme. Dominique Guillo note que même un Spencer évitera de bâtir une conscience collective sur le modèle de la conscience individuelle (Dubois *et al.*, 1994, p. 54). En conclusion, il apparaît que l'enseignement de spécialité a introduit dans notre enseignement comme un corps étranger : des textes de « grands auteurs » et des concepts étudiés pour eux-mêmes, supposés convenir à toutes les problématiques et à toutes les situations historiques. Cette manière de faire a déteint sur l'enseignement obligatoire lui-même, qui juxtapose, aujourd'hui, deux démarches contradictoires : l'une qui part de problèmes bien identifiés (première colonne), l'autre qui introduit des notions, comme conscience collective ou anomie, qui peuvent être sans rapport avec les problèmes de la première colonne. Le toilettage s'est arrêté à mi-chemin en enseignement obligatoire, et il a laissé en l'état un enseignement de spécialité qui contredit ce qui fait la pertinence scientifique et la richesse pédagogique du projet des SES.

IV. Robert Castel parle d'un processus de désaffiliation sociale pour caractériser la trajectoire des exclus, cette désaffiliation peut se repérer sur deux axes (et non un seul) : « un axe d'intégration – non-intégration par le travail », « un axe d'insertion – non-insertion dans une sociabilité socio-familiale » (« De l'indigence à l'exclusion, la désaffiliation », dans Donzelot, *Face à l'exclusion*, 1991, Seuil, coll. « Esprit », p. 137-168). L'opposition grande société/petite société est proposée par Tocqueville. « L'individualisme est un sentiment réfléchi et paisible qui dispose chaque citoyen à s'isoler de la masse de ses semblables et à se retirer avec sa famille et ses amis ; de telle sorte que, après s'être ainsi créé une petite société à son usage, il abandonne volontiers la grande société à elle-même » (*De la démocratie en Amérique II*, édition Bouquins, p. 496). V. Les mêmes remarques pourraient être faites à propos du concept d'anomie, comme l'a montré Nicole Pinet (*Ibid.* p. 10-11).

un doctorat ès lettres. Il faudra attendre 1927 pour qu'une chaire clairement dénommée « sociologie » soit créée à Strasbourg pour Halbwachs. La sociologie doit donc conquérir sa reconnaissance, ce qui va l'inciter à imiter les sciences naturelles ; en second lieu, pour imposer l'idée que la société relève d'une science, il faut peut-être montrer que des lois de la société prolongent celles de la nature ; de plus, si Durkheim place ses pas dans ceux de Spencer, c'est que ce dernier incarne la sociologie, en tant qu'elle est acceptée à l'époque par les philosophes en

France¹⁵. Enfin, on a du mal aujourd'hui à se remémorer ce que fut le choc de la révolution darwinienne, qui mettra, souvent, face-à-face les partisans de la science et les tenants d'une lecture littérale de la Genèse¹⁶, les sociologues se jetteront passionnément dans le camp des premiers. Comme le notent Charles-Henry Cuin et François Gresle, le modèle de la biologie a permis à la sociologie naissante de progresser vers la scientificité, elle manifestait par là son souci « de rompre avec la philosophie sociale, en devenant une vraie science, au sens expérimental du

terme » (Cuin et Gresle, 1992, p. 44). Mais, au sein même de DTS, prend naissance une tout autre démarche, qui met en valeur la spécificité du lien social, d'une part, la montée de l'individualisme, d'autre part. Pourtant, l'insistance de Durkheim à placer la

15. Borlandi, dans Besnard *et al.*, 1993, p. 104.

16. En 1860, l'évêque d'Oxford, Wilberforce, demanda à Thomas Huxley, partisan de Darwin, s'il descendait du singe par son grand-père ou par sa grand-mère (Introduction à *L'Origine des espèces* de Darwin, Garnier-Flammarion, 1992, p. 25).

Le Monde du 29 novembre 1996 titrait : « L'Église catholique se rallie enfin à la théorie de Darwin », il aura fallu plus d'un siècle.

société dans le mouvement général du vivant va lui faire privilégier, au sein de l'individuation, la différenciation croissante des individus. La référence à Le Bon, on le verra, ne vient pas au hasard.

Les ambiguïtés d'une sociologie dans l'enfance

Si Durkheim fait jouer un rôle explicatif à la lutte pour la vie, pourtant, à quelques pages d'intervalle, il est capable de prendre ses distances avec Darwin. La lutte de tous contre tous n'explique pas tout : l'altruisme, le don, le sens du sacrifice, loin d'être des acquis de la civilisation, apparaissent dès l'aube de l'humanité : ainsi, ce n'est pas la sélection naturelle qui explique que le vieux celte préfère se suicider plutôt que d'être à la charge de son clan (*DTS*, p. 174). Ce n'est pas davantage, affirme l'auteur, l'intérêt individuel, prôné par les économistes, qui fonde le lien social. La solidarité organique ne met pas en relation des échangistes égoïstes (vision attribuée à Spencer) : « toute société est une société morale » (*DTS*, p. 207). La division du travail est à la base d'un ordre moral, car, par elle, l'individu prend conscience de sa finitude et de son besoin des autres.

Mais, pour Robert Nisbet, il faut aller plus loin : au cœur de *DTS*, on bascule d'une vision évolutionniste de la société à une vision fondée sur le caractère premier du lien social (Nisbet, 1984, p. 113). Dans la première partie de sa thèse, Durkheim semble penser que la lutte pour la vie va engendrer nécessairement la division du travail, et, donc, que la solidarité organique va remplacer la solidarité mécanique, aussi relève-t-il à plusieurs reprises que l'évolution va dans le sens de l'affaiblissement du lien social caractéristique de la solidarité mécanique (par exemple, *DTS* p. 124). Nisbet entend démontrer que, dans le cours même de *DTS* et dans l'œuvre ultérieure, Durkheim remet en cause sa thèse initiale,

comme le montre le passage suivant : « La division du travail ne peut donc se produire qu'au sein d'une société préexistante. [...] Ce qui rapproche les hommes, ce sont des causes mécaniques et des forces impulsives comme l'affinité du sang, l'attachement à un même sol, le culte des ancêtres, la communauté des habitudes, etc. [...] La vie collective n'est pas née de la vie individuelle, mais c'est, au contraire, la seconde qui est née de la première. » (*DTS*, p. 260-264).

Ce texte montre que les relations caractéristiques de la *communauté*, dont parlait Tönnies, ne disparaissent pas dans la société moderne. De plus, Durkheim affirme, à l'encontre de l'individualisme libéral, les principes d'un véritable holisme méthodologique : on part du fait que l'homme est un être social et que c'est une société particulière qui lui transmet ses valeurs et ses normes¹⁷. En dernier lieu, la division du travail n'est plus expliquée par les *lois de l'évolution*, présentées ci-dessus, mais par la force des liens de communauté (*DTS*, p. 261) :

Communauté de croyances et de sentiments



Division du travail

Aussi peut-on en conclure que si le thème de la division du travail disparaît après 1893, c'est vraisemblablement que Durkheim ne pense plus que la solidarité qui naît de la seule division du travail suffit à assurer la cohésion de la société (d'où son insistance à prôner la formation des groupements professionnels). Pourtant, ce qui domine l'ouvrage, c'est bien l'idée que l'évolution conduit au relâchement de « tous les liens sociaux qui résultent de la similitude » (*DTS*, p. 147). Aujourd'hui, l'idée, longtemps admise, d'un recul irrémédiable du lien communautaire est remise en cause¹⁸. De même, les tendances à la différenciation se heurtent-elles à des contre-mouvements (remise en cause de la division des rôles entre homme et femme,

critiques de la parcellisation des tâches, etc.).

S'il affirme que c'est le tout social qui fait l'individu, et non l'inverse, Durkheim ne nie pas, pour autant, l'importance croissante de l'individu. Au contraire, comme Tocqueville, il a bien vu l'émergence de l'individualisme dans les sociétés modernes. Mieux que d'autres, il a perçu que la modernité conduirait à un véritable culte de l'individu (*DTS*, p. 147). Mais la notion d'individu chez Durkheim comporte de fortes ambiguïtés, comme l'a bien souligné François-André Isambert¹⁹.

Individualisme ou inégalité ?

Pour l'auteur de *DTS*, en effet, la personnalité individuelle est inexistante dans les sociétés qui se caractérisent par la solidarité mécanique (*DTS*, p. 171), les hommes se plient à une conscience collective qui « n'est pas nous-mêmes, mais la société, vivant et agissant en nous » (*DTS*, p. 99). Au contraire, la solidarité organique suppose que les individus diffèrent les uns des autres, la conscience collective s'efface au profit de la conscience individuelle (*DTS*, p. 100-101).

Mais le terme individu renvoie (au moins) à deux processus difficilement compatibles : d'une part, un processus qui libère l'individu de l'emprise de la conscience collective et en fait un être moral, d'autre part, une tendance à la différenciation qui unit les cellules de l'*organisme* social, justement parce qu'elles sont différentes. Si l'affirmation de la personne comme source autonome d'action (*DTS*, p. 399) va de pair avec l'émergence d'une société démocratique comme société d'égaux, le thème de la différenciation conduit à une

17. Louis Dumont, *Essais sur l'individualisme*, 1983, Seuil, p. 11-12.

18. « La logique des communautés », *Sciences humaines*, n° 48, mars 1995.

19. Isambert, dans Besnard et al., 1993, p. 115-125.

société où les individus s'éloignent de plus en plus les uns des autres, elle fait vaciller l'idée d'égalité.

La montée de l'individualisme vient de loin, il ne cesse de se développer à travers l'histoire. C'est, nous dit Durkheim, une « loi inéluctable contre laquelle il serait absurde de s'insurger » (*DTS*, p. 146)²⁰. La division du travail favorise la spécialisation et la différenciation des fonctions qui donnent un fondement matériel à l'individualité, l'individu devient une personne.

Mais, tout en étant autonome, l'individu doit jouer « son rôle d'organe » de la société (*DTS*, p. 399). Rappelons pourquoi l'auteur qualifie d'*organique* la solidarité sociale qui naît des différences : « Il en est tout autrement [en regard de la solidarité mécanique] de la solidarité que produit la division du travail. [...] Cette solidarité ressemble à celle que l'on observe chez les animaux supérieurs. Chaque organe, en effet, y a sa physiologie spéciale, son autonomie, et pourtant l'unité de l'organisme est d'autant plus grande que cette individualisation des parties est plus marquée. En raison de cette analogie, nous proposons d'appeler organique la solidarité qui est due à la division du travail » (*DTS*, p. 100-101).

Durkheim notera cependant que l'individu n'est pas *vraiment* un organe, car la division du travail social se distingue de la « division du travail physiologique » ; même dans les castes indiennes, l'individu dispose de certaines marges de liberté (*DTS*, p. 319). Mais, d'une manière contradictoire, il affirme que l'individu est condamné à « n'être que la partie d'un tout, l'organe d'un organisme » (*DTS*, p. 4). D'ailleurs, l'éducation doit préparer l'enfant à tenir sa place dans la division du travail : il faut qu'il apprenne à jouer son rôle d'organe (*DTS*, p. 398, note 1). Comment l'individu peut-il être à la fois un organe et une personne morale ? Durkheim ne le dit pas vraiment. Comme dans toute œuvre complexe et riche, on peut trouver dans *DTS* des idées multiples qui peuvent appa-

raître contradictoires, mais, au terme de cette étude, nous pouvons dégager un fil rouge qui court tout au long du livre : les sociétés humaines sont emportées dans une évolution qui va du simple au complexe, de l'homogène à l'hétérogène ; la solidarité par similitudes recule au profit de la solidarité par différences. Il y a plus : Durkheim semble persuadé que les données de la science prouvent que les humains vont se différencier de plus en plus et que ce mouvement est *inséparable* du progrès de la civilisation :

Progrès = Différenciation

La division du travail a pour conséquence nécessaire que les individus qui occupent des fonctions différentes ne peuvent que diverger. Ce que Durkheim résume de la manière suivante : « les différences fonctionnelles [...] sont parfois si tranchées que les individus entre lesquels le travail est divisé forment comme autant d'*espèces* distinctes et même opposées. On dirait qu'ils conspirent pour s'écarter le plus possible les uns des autres. Quelle ressemblance y a-t-il entre le cerveau qui pense et l'estomac qui digère ? De même, qu'y a-t-il de commun entre le poète tout entier à son rêve, le savant tout entier à ses recherches, l'ouvrier qui passe sa vie à tourner des têtes d'épingles etc. » (*DTS*, p. 246, c'est moi qui ai souligné le mot espèces).

La même *vision* de la marche de l'humanité est partagée par Le Bon : dans les races supérieures, les classes sociales vont se différencier toujours plus, elles vont constituer comme des « races » distinctes au sein du même peuple²¹. Aussi, aperçoit-on, peut-être, pourquoi Durkheim utilise l'étude de Le Bon sur les crânes : c'est pour administrer la *preuve* que les fonctions se différencient de plus en plus et que cette différence s'*inscrit* dans le volume du cerveau ; ce processus concerne à la fois la division entre homme et femme, la division entre classes sociales et l'opposition entre sociétés civilisées et sociétés anciennes. En effet, ces

dernières n'ont pas connu la division du travail et sont de ce fait homogènes, aussi y a-t-il une « distance toujours plus grande [entre] le sauvage et le civilisé » (*DTS*, p. 339) et Durkheim cite comme une donnée d'observation ce jugement de l'anthropologue Waitz : « qui a vu un indigène d'Amérique les a tous vus » (*DTS*, p. 103-104). On le voit, si l'on se limite au seul texte de *DTS*, on ne peut affirmer que Durkheim a toujours rejeté « l'idée d'inégalité et de hiérarchie des peuples » (Mucchielli, 1998, p. 179).

Pour Durkheim, comme pour Le Bon, la différenciation, de fonctionnelle, devient même corporelle. Le *modèle* de cette différenciation c'est l'écart croissant entre homme et femme (et il faut supposer que ce n'est pas par misogynie que Durkheim y insiste...)²². Ainsi, dans sa conclusion, Durkheim se demande-t-il si notre constitution physique ne fournit pas une limite à une division du travail toujours plus poussée ; il répond ainsi : l'expérience a montré que la différenciation « organico-psychique » entre homme et femme

20. On notera l'insistance des auteurs du XIX^e siècle à dégager des lois de l'évolution. Nos contemporains rejettent cette prétention, ainsi Henri Mendras, pourtant l'un des auteurs du programme de TES, écrit-il : « il n'existe pas de théorie générale du changement social et il est impossible d'en concevoir une, puisqu'elle serait une théorie générale de l'histoire. Quelques grands prophètes du XIX^e siècle ont nourri cette ambition déraisonnable, et leurs visions sont tombées dans l'oubli » (Mendras et Forsé, *Le Changement social*, 1983, Colin, coll. « U », série « Sociologie », p. 7).

21. « Il suffirait donc de faire intervenir le temps pour voir les couches supérieures d'une population séparées intellectuellement des couches inférieures par une distance aussi grande que celle qui sépare le blanc du nègre ou même le nègre du singe », ne craint pas d'écrire Le Bon (*LP*, cité dans Taguieff, 1998, p. 75).

22. Dans *Le Suicide*, encore, pour expliquer le moindre recours des femmes au suicide, Durkheim oscille entre deux types d'explications : d'une part elles sont mieux protégées des « courants suicidogènes » par leur moindre participation à la vie publique (p. 231-232), mais, d'autre part, pour expliquer que l'existence du divorce accroît la fréquence du suicide des hommes, mais non celle des femmes, il affirme que « la femme est un être plus instinctif que l'homme », elle est moins sensible au caractère « mental » du mariage (p. 302-307). Je remercie Nicole Pinet de m'avoir indiqué ces références.

était toujours plus prononcée, pourquoi n'en irait-il pas de même entre individus du même sexe (*DTS*, p. 397, note 1) ? Nous sommes en 1893, et les plus grands savants croyaient à l'hérédité des caractères acquis, ce qui sera remis en cause par la génétique de Mendel (redécouverte en 1900).

La question qui obsède Durkheim est : comment l'unité de la société peut-elle y résister, il écrit dans la préface à la première édition de *DTS* : « Quant à la question qui a été à l'origine de ce travail, c'est celle des rapports de la personnalité individuelle et de la solidarité sociale. Comment se fait-il que, tout en devenant plus autonome, l'individu dépende plus étroitement de la société ? Comment peut-il être à la fois plus personnel et plus solidaire ? » (*DTS*, p. XLIII). En revanche, il ne se demande pas comment l'égalité peut s'y réaliser. Lorsque Durkheim se trouve confronté à des auteurs, comme son rival Gabriel Tarde (1843-1904), qui insistent sur la tendance à l'uniformisation des sociétés européennes, il rejette l'argument, rapidement et d'une curieuse façon : il est vrai, concède Durkheim, qu'il y a toujours moins d'écart entre les Français et les Anglais, mais « cela n'empêche pas les Français d'aujourd'hui de différer entre eux beaucoup plus que les Français d'autrefois » (*DTS*, p. 106). On le voit, l'individualisme chez Durkheim consiste, à la fois, en une émergence de l'individu comme personne morale et en une différenciation croissante au sein des peuples. Mais, n'est-ce pas la tendance à la différenciation qui l'emporte, processus que l'on retrouve aussi chez Le Bon ? Ce processus, Le Bon lui donne sa propre coloration lorsqu'il écrit, en 1894 : « l'inégalité entre les divers individus d'une race est d'autant plus grande que cette race est plus élevée » et, plus loin, « ce n'est [...] pas vers l'égalité que marchent les peuples, mais vers une inégalité croissante » (*LP*, cité dans Taguieff, 1998, p. 74-75).

BIBLIOGRAPHIE

- ARON Raymond, 1967, *Les Étapes de la pensée sociologique*, Gallimard, coll. « Tel ».
- BESNARD Philippe, BORLANDI Massimo, VOGT Paul, 1993, *Division du travail et lien social. Durkheim un siècle après*, PUF, coll. « Sociologies ».
- CUIN Charles-Henry, GRESLE François, 1992, *Histoire de la sociologie. 1. Avant 1918, La Découverte*, coll. « Repères ».
- DUBOIS Michel (sous la direction de), 1994, *Sociologies de l'envers. Éléments pour une autre histoire de la pensée sociologique*, éditions Marketing–Ellipses.
- DURKHEIM Émile, 1975, *Textes. 1. Éléments d'une théorie sociale*, Les Éditions de Minuit.
- GOULD Stephen Jay, 1983, *La Mal-Mesure de l'homme*, Ramsay, édition Le Livre de Poche-Essais.
- MUCCHIELLI Laurent, 1998, *La Découverte du social. Naissance de la sociologie en France (1870-1914)*, La Découverte.
- NISBET Robert, 1984, *La Tradition sociologique*, PUF, coll. « Quadrige », édition originale en 1966.
- STERNHELL Zev, 1997, *La Droite révolutionnaire 1885-1914*, Gallimard, coll. « Folio histoire ».
- TAGUIEFF Pierre-André, 1998, *La Couleur et le Sang. Doctrines racistes à la française*, éditions Mille et Une Nuits, coll. « Les petits livres ».

Les durkheimiens contre l'organicisme et le racisme

En 1893, Durkheim avait sous-titré sa thèse « Étude sur l'organisation des sociétés supérieures », dans l'édition de 1902, le sous-titre disparaît (Besnard *et al.*, 1993, p. 1, p. 5). Pour en comprendre la cause, il faut préciser le sens que donne Durkheim au mot organisation : « Au XIX^e siècle, les sciences de la vie voient dans la solidarité le principe de l'organisation, c'est-à-dire de l'état physiologique de tout corps organisé. Organisé signifie composé d'organes, d'où le type organisé de Durkheim. [...] La solidarité [organique] étant le lien qui s'établit entre organes qui coopèrent parce qu'ils sont divisés, dire solidarité [organique] et dire division [physiologique] du travail, c'est parler de la même chose » (Besnard *et al.*, 1993, p. 4-6).

Or, cette vision *organiciste* semble dépassée en 1902, elle ne correspond plus à l'évolution de la problématique de Durkheim, de plus elle est associée au nom de René Worms, l'autre

rival, qui a créé, le premier, une revue de sociologie : la *Revue internationale de sociologie* (1893)²³.

Ce n'est pas forcer les textes que de dire que Durkheim a rompu, au moins partiellement, avec sa conceptualisation de 1893. En témoignent les attaques de membres du groupe de Durkheim contre l'organicisme, qui a vécu comme paradigme en 1897, ainsi Simiand note-t-il que des analogies avec la biologie ne font pas une science mais n'en constituent que les apparences (il parle de Worms mais il est frappant de rapprocher ces arguments du texte de *DTS*)²⁴.

De la même manière, il faut noter qu'à la fin du siècle le groupe de Durkheim sera à l'avant-garde de la

23. Worms poussera encore plus loin que Durkheim l'assimilation de la société à un organisme vivant (Mucchielli, 1998, p. 144-154).

On trouve une présentation de l'organicisme dans l'ouvrage de Cuin et Gresle (1992, p. 43-44).

24. Mucchielli, 1998, p. 270-271 et Geiger Roger L., « René Worms, l'organicisme et l'organisation de la sociologie », *Revue française de sociologie*, juillet-septembre 1981, XXII-3, p. 358-359.

dénonciation des explications du social par le biologique et qu'il va se démarquer de l'anthropologie héritée de Broca et des tentatives de mettre la « race » au centre de la sociologie (Mucchielli, 1998, p. 285). Dans les trois premières années de son existence, *L'Année sociologique*, la revue de Durkheim, avait accueilli une rubrique « Anthroposociologie » tenue par un disciple de Georges Vacher de Lapouge²⁵, c'était là reconnaître que ce courant faisait partie du champ de la sociologie. Mais en 1901, la rubrique va disparaître et Célestin Bouglé, l'un des principaux animateurs du groupe de Durkheim, va consacrer deux livres à dénoncer l'anthropologie raciale et, spécialement, les thèses de Vacher de Lapouge : *Les Idées égalitaires* en 1899, et *La Démocratie devant la science* en 1904 (Mucchielli, 1998, p. 281).

Pour comprendre ce qui est plus qu'une prise de distance, il faut évoquer l'affaire Dreyfus : entre la soutenance de Durkheim et la suppression de la rubrique « Anthroposociologie », le contexte politique a changé, en forçant le trait on pourrait dire que les idées d'un Le Bon, d'un Vacher de Lapouge sont des-

centes dans la rue : de véritables émeutes antisémites ont lieu en janvier-février 1898, un coup d'État est même fomenté par Déroulède en février 1899 (Sternhell, 1997, p. 147, p. 297-300). C'est la démocratie qui est en danger, le groupe de Durkheim va s'engager aux premiers rangs des dreyfusards, ce qui contribuera d'ailleurs à souder la cohésion de l'*École française de sociologie* (Mucchielli, 1998, p. 230-241).

SES

ou histoire des sciences ?

Ce qui justifie l'enseignement de la sociologie, et, d'une manière générale, des SES, au lycée, c'est la nécessité de présenter aux élèves une démarche *scientifique* pour aborder les problèmes qui assaillent la société, en cette fin de siècle : l'exclusion, la pauvreté au milieu de l'abondance, la montée de l'incivilité et de la violence, la résurgence de diverses formes de racisme, etc. Il n'est, hélas, pas difficile de montrer que cet objectif ne peut pas passer par l'étude de *DTS*. Les historiens de l'éducation de l'avenir se demanderont sans doute quelle nécessité il y avait : 1. d'étudier dans le texte – en ensei-

gnement de spécialité – des extraits d'une œuvre aussi datée ; 2. d'obliger chaque élève de TES à maîtriser les notions de solidarité mécanique et solidarité organique (en enseignement obligatoire de 1995 à 1998). Faut-il étudier la société d'aujourd'hui avec les concepts d'aujourd'hui, ou bien celle de 1893 avec ceux de 1893 ? Contre la science, contre le simple bon sens, c'est la deuxième solution qui est choisie en enseignement de spécialité (voir l'encadré « Un enseignement qui dénature les SES ? ») Poser, aujourd'hui, le problème de la « solidarité sociale » dans les termes où le posait Durkheim dans sa thèse de doctorat, ce n'est pas faire œuvre de science, c'est étudier un épisode, significatif j'en conviens mais ô combien dépassé, de l'histoire de la sociologie. ■

25. C'est Vacher de Lapouge qui introduira l'eugénisme en France, l'eugénisme est un terme créé par Francis Galton en 1883 pour désigner la science de l'amélioration des qualités héréditaires des populations (« Rencontre avec Pierre-André Taguieff », *Sciences humaines*, n° 81, mars 1998, p. 41). On aura résumé les idées de Vacher de Lapouge quand on aura dit qu'il voulait remplacer « Liberté, Égalité, Fraternité » par « Déterminisme, Inégalité, Sélection » (Taguieff, 1998, p. 131-132).